

Une cigarette sur le boulevard

Comment était ce jour ? Chaud c'est certain, mois de juillet à Paris aux alentours de la Fête Nationale. Je suis les indications écrites sur la lettre et me rend à la bonne heure au lieu indiqué. Assise dans une salle d'attente rectangulaire quand une laborantine m'appelle, me demande de retirer mon collier, mon soutien-gorge et ma chemisette dans une petite cabine. En gestes précis et pondérés, je me déshabille. Une porte s'ouvre. Maintenant je dois me laisser faire. Je suis debout dans une pièce pleine d'engins indéfinissables et entends les mots arides et directifs de la laborantine. Ses deux mains s'animent, rapides. D'un geste brusque, cette jeune blonde à queue-de-cheval haute et chevelure ample fait tourner le haut de mon corps nu vers une plaque métallique au contact froid. Comme je m'incline nettement à gauche évitant de justesse une chute, des mains un peu crémeuses me saisissent, redressent mon buste, ajustent ma position. L'instrument contre lequel je suis collée se met en mouvement. Une pince vient comprimer mon sein gauche.

— Inspirez et bloquez la respiration !

Je suis précisément les ordres de la préparatrice pour me débarrasser au plus vite de cet examen barbare : la mammographie incontournable après 40 ans. Le sein gauche radiographié, c'est le tour du droit. Même manipulation : « Inspi-

rez, bloquez la respiration. » Et la pince de l'engin te serre. La chevelure blonde de la queue-de-cheval haute fouette l'air, la préparatrice tire le cliché, me demande de regagner la cabine, de me rhabiller. Je reprends ma canne en bois posée sagement à côté d'un bouton électrique rond cerclé de petites lumières orangées. Assise sur un banc en formica, j'attrape mon soutien-gorge, ma chemisette rouge à larges fleurs blanches, remet mes *stan smiths* et regagne la salle d'attente. Le médecin me donnera bientôt le compte rendu. J'attends. Le médecin est un médecin. Tout est normal, quelques taches de kystes mais rien de méchant. À contrôler régulièrement. La grande enveloppe au papier bleu et ma canne à la main, je me lève.

Dehors, le boulevard me paraît sale. Une petite brise caresse la peau de mon visage et donne une once de légèreté à la pesanteur qui me cerne. Les paulownias en fleurs dessinent des ombres sur le trottoir. D'un pas hoquetant, je regagne une terrasse où le goût d'un petit noir reconfortera de la brève injure du jour.

— Excuse-moi, vous n'auriez pas une cigarette ?

La silhouette en marche sur le boulevard se retourne.

— C'est que j'en ai très envie.

L'homme me regarde, tapote la poche de son jean et d'une mimique me fait comprendre qu'il n'en a pas. Voitures et passants défilent. Je regarde droit devant moi, respire doucement quand deux cigarettes roulent sur la table. Je regarde l'inconnu, l'invite à s'asseoir.

— Deux. Génial ! Vous voulez un café ?

Il hoche la tête. Je remarque ses yeux noirs, les muscles fins et denses de ses épaules, sa peau sombre .

— Il fait chaud.

Il hoche la tête. Je prends une cigarette. Il sort un briquet de sa poche, l'allume, le serveur apparaît.

— Un café s'il vous plaît.

Je lui tends la deuxième cigarette. Il me sourit, l'allume. Cela semble lui faire franchement plaisir de tirer sur sa clope. Des questions me viennent en rafale : « Où habites tu ? D'où viens tu ? Que fais tu ? Tu travailles cet après-midi ? » Je ne dis rien d'autre. Un mot pourrait casser le petit tremblement d'émotions qui nous lie, chose subtile qui passe entre nos regards. L'air chaud du boulevard rend nos gestes lents. Une petite brise fait voler les feuilles. Assis face à face, nous gardons le silence. Le bruit des moteurs recouvre les petits sons de la vie alentour. Quelques questions finissent par me surprendre. J'apprends que l'inconnu vient de Gabès, une ville du Sud de la Tunisie, qu'il vit ici, à Paris, depuis sept ans et travaille sur des chantiers. Nous allons nous séparer sur le boulevard quand il sort son portable, sourit et me demande s'il peut prendre mon numéro. Confiante, je lui donne sans hésiter, Nous repartons chacun de notre côté.

Mes vacances

C'est l'été. L'homme qui hante ma chambre s'énerve souvent et crie aussi parfois. Son mal-être récurrent commence à entamer mon moral. Virginie me propose de partir avec elle dans le manoir de son père à côté de Fontainebleau.

— Tu verras, le lieu va beaucoup te plaire me dit-elle, complice.

Ensemble, nous travaillons une rêverie de Debussy. Virginie est ma professeur de piano. C'est une femme volontaire, bien décidée à remuer les temps atones, musicienne avec la vie *a tempo*, elle rythme et en chope pulsations. Toutes ces façons la rendent exigeante. Collé sur un poteau dans la rue de Ménilmontant, j'ai trouvé son annonce. Quand on s'est rencontrées, nous avons l'impression de nous connaître